



Reconstruction de la voie 12 à la gare de *Gent Sint-Pieters*, photo M. Van Oost.

CES TRAINS QUI NOUS UNISSENT : LILLE - ANVERS - LILLE OU L'ANVERS DU DÉCOR

Chacun connaît le vieux paradoxe des voyages: le lieu de départ est inclus dans la destination. Tant il est vrai qu'on emporte avec soi un regard, des catégories de perception et que l'endroit où l'on arrive n'existe d'abord que par comparaison avec ce qu'on a quitté et selon des critères importés. C'est même tout le problème de l'immigration, le point douloureux de la volonté d'intégration. Bref, j'ai pour ma part essayé d'émigrer de Lille à Anvers le temps d'une soirée, celle de la Saint-Valentin. De transmuter un amoureux lillois en amoureux anversoïis, flamand.

La gare de Lille-Flandres, par un soleil d'hiver fatigué, laissait peu de place aux couples, même près de se retrouver. J'ai bien vu quelques demoiselles séduisantes et rebondies, seules, clairement décidées à le rester d'une façon perverse puisque très attirantes du décolleté mais pas nimbées de sentiment du tout. À dire le vrai les quais étaient assez déserts. N'étaient des policiers policants, pouces au ceinturon, regard calé par l'arrondi de la visière, focalisé sur le délinquant potentiel, démarche pieds en dehors pour conserver une oxygénation maximum de la virilité. Un type de séducteur qui rencontre finalement assez peu de succès. Pas plus que la catégorie de Don Juan représentée par un ivrogne sobre à ce moment de la journée à qui la barmaid, une bien en chair, refusait catégoriquement une bière au prétexte qu'ensuite il tombait dans les escaliers, se faisait mal et la responsabilité d'une fracture aurait fini par lui incomber à elle, de s'être laissé attendrir, d'avoir eu bon cœur. Si c'est pas malheureux! Elle a eu le soutien d'un consommateur, un héron déplumé à la mèche en berne, qui lui a permis dans une conversation de zinc de belle tenue, d'envisager le problème sous tous les angles, c'est plus que malheureux, c'est honteux, parce que c'est toujours les braves gens qui ont tort, chère madame! Leur duo était magnifique, elle disait qu'elle ne voulait pas porter le poids d'une blessure survenue à cet ivrogne une fois ivrogné. L'autre l'assurait que c'était tout à son honneur. On attendait le baiser, le coup de foudre, la Saint-Valentin enfin accomplie. Que non: elle était irréprochable puisqu'elle ne buvait pas, même le week-end, seule chez elle, elle l'a dit, comme un défi. Son client a pris le reproche implicite au creux du foie, a admiré sa



La gare de Lille-Flandres et les tours du centre commercial Euralille.

tempérance, lui qui se buvait son petit kir en faisant clapper sa langue, sur le coup de 14h. Il ne pouvait que le confesser et s'en aller, humilié par la barmaid en polo rouge.

Comme l'heure du train approchait et que le numéro du quai ne s'affichait pas, je suis allé questionner la demoiselle de l'information lascive dans son pantalon gris et son polo violet, renversée en arrière sur la chaise ergonomique de son kiosque, le genre de femmes peintes par Ingres, ou Rubens, blonde, exubérante au sens propre, souriante et la pommette rose. Elle m'a dit «Avec les trains belges on ne sait jamais». J'ai pensé qu'à la fois elle espérait beaucoup de ces trains, qu'ils l'avaient quelquefois comblée, mais jamais au moment où elle s'y attendait, et que donc elle n'osait croire en une félicité certaine, attendue à la minute et apportée par les chemins de fer belges. Encore une Saint-Valentin gâtée.

Et le train a été annoncé, voie 14, j'y suis monté, je me suis installé, du bleu et du turquoise pour la tablette où je prendrais mes petites notes, des couleurs gaies. Même le contrôleur avait un uniforme gris gansé d'orange, de vendeur de chocolat, avec un képi marron bordé d'une bande laticlave orange. Un sénateur du rail, un homme à croquer.

Et puis on part, le TER, ou l'IC pour les Belges, cahote dans les aiguillages qui produisent des grincements, nous ballottent. On n'est pas beaucoup dans le train. Dans le wagon, on est quatre, y compris ma femme que j'ai emmenée parce que, comme je le disais plus haut, sans quelque chose du lieu de départ la destination est mutilée. Et tout de suite je perçois clairement la dimension essentielle de ce voyage: une incursion en coulisses des villes traversées, un passage impudique au cul des maisons qui n'ont pas les moyens de dissimuler la misère de leur lingerie, exposée au long des voies ferrées. Sitôt quittée la gare, on rase des appartements, à les toucher de la main, à surprendre des scènes intimes comme le faisait Edward Hopper dans ses tableaux. Et c'est pas joli joli, Croix-Wasquehal, l'Allumette, Roubaix, Tourcoing, les premiers arrêts encore en France, ceux de mon adolescence roubaisienne. Depuis, les friches industrielles se sont multipliées, l'habitat accroché aux usines, les maisons de briques orientées par rapport au lieu de travail sont perdues et quelques hautes cheminées



La gare de Mouscron / Moeskroen, photo D. Van Assche.

désaffectées restent comme des obélisques d'une ancienne civilisation. Quelques demeures de maître sont encore visibles, mais malades souvent et peu nombreuses: on ne les construisait pas près des trains qui crachaient des escarilles. Et le soleil d'hiver ne pardonne rien aux bâtiments, pas une ride, pas un muscle avachi, pas une paupière tombante, il dénonce. Pas plus que la végétation des bords de voie n'égaie le tableau: les buddleias chinois sont desséchés, noircis, et flanquent le bourdon, comme les sureaux et les bouleaux malingres. Jardins ouvriers aux cabanes bricolées, des poireaux anémiques, faudrait aménager ces parcelles entassées, que le boulot des jardiniers ait de la dignité et ne passe pas pour de la culture en douce sur une décharge.

À chaque fermeture des portes, tousse une sonnerie enrouée, pas assez méchante pour avertir des dangers du départ.

LES PLANS DE MICHEL DE GHELDERODE

La frontière une fois passée, le paysage n'évolue guère, Mouscron, Moeskroen, puisque le contrôleur fait cette fois une annonce bilingue en roulant les R, ne se démarque guère de Tourcoing: industrie et habitat laborieux. Peut-être, sur certaines maisons on commence à percevoir le côté propre de la Belgique, mais c'est sûrement un préjugé de ma part. La gare en revanche est peinte en jaune et présente un petit aspect roman, avec des ouvertures en plein cintre, bien alignées. On dirait un ancien couvent. Mais les quais manquent de gaieté, peu de voyageurs montent ou descendent. Pas d'amoureux en tout cas, quel que soit leur âge, pas de filles ou de types rêveurs, même pas de cinglés du SMS. Un grand escogriffe en t-shirt décoré de dessins tirés de comics en lit un, du genre de ceux que ma mère m'interdisait quand j'étais petit, trop débile pour un gamin de sept ans. Lui en a trente sonnés. Bon, pas grave, on arrive à Courtrai, une gare sans âme, après une école *Sint-Paulus*, où une poignée



La gare de Courtrai, photo D. Van Assche.

de tout-petits se tiennent par le manteau dans la cour et nous regardent passer. Pas mal de vieilles maisons, en contrebas, ressemblent à un site archéologique, un ensemble enfoui qui vient d'être remis au jour. Là le nombre de voyageurs est plus important, le wagon se remplit de lycéens, d'étudiants, de jeunesse. Et la langue s'impose aux oreilles, les demoiselles jacassent, personne ne croirait que ce sont des confidences de passion. Je pense à Brel, à ses Flamandes, aux promesses de danse que sont ces demoiselles, et aussi qu'elles sont foutûment en belle santé. Les annonces aussi sont désormais uniquement en néerlandais.

Et puis, en allant vers Waregem, le paysage à la fois devient rural, des fermes par petites grappes au milieu de champs et de pâtures, rassurant, et on croise aussi des maisons d'architecte, modernes, étonnantes, qui témoignent du goût des Belges à être bien logés et à rompre avec l'esthétique des générations antérieures. On aime bien la brique de parement, aucune couleur n'est rejetée. Dans la cour d'une ferme, on a installé une de ces vaches en résine, grandeur nature, déclinées dans tous les styles et fournissant un mobilier urbain humoristique. Celle-ci est peinte en orange vif. La gare de Waregem est bleue, on la dirait bricolée avec des tôles de moissonneuses mises au rebut. De fait, ensuite, la couleur du pays change vraiment. Les fossés sont pleins, des champs sont inondés, mais on croise énormément d'exploitations agricoles, de vaches, des vraies, de tracteurs. L'impression d'un pays gras, qui colle aux semelles, avec des alignements de saules têtards pour pomper l'eau en trop. On leur a fait la toilette aux saules, une coupe de cheveux, bien dégagé sur la nuque, presque partout. Tout cela est propre et nourrissant. Et on est clairement dans une région qui semble respirer l'individualisme paysan. Il devient clair aussi, que beaucoup plus que dans le monde rural français, on a ici le souci de l'écologie: énormément de toits sont équipés de panneaux photovoltaïques. Même je vois une maison avec un réservoir d'eau alimenté par l'énergie solaire, le même modèle que ceux qui équipent beaucoup de logements en Grèce, près d'Olympie, je l'ai constaté. Alors faire rivaliser le soleil de Flandre avec celui qui allume la flamme olympique, c'est gonflé!



Le site de la gare de *Gent Sint-Pieters* en pleine rénovation, photo M. Van Oost.

Évidemment, le pays est toujours plat et le restera, le regard ne peut pas tricher, ce qui ne me gêne pas, les reliefs sont des mondanités de la géographie.

Et puis, avant d'arriver à *Gent Sint-Pieters*, on voit parfois l'ombre d'une maison à la «Psychose», encore Hopper, dans un des petits bois laissés sauvages aux lisières des villes. À Gand, la gare est médiévale, à gargouilles, créneaux, fenêtres à meneaux. On la dirait bâtie sur des plans de Michel de Ghelderode, pour sire Halewyn, mademoiselle Jaïre. Beaucoup de jeunes gens montent, se mettent aussitôt à étudier. Le train est le prolongement de la salle de classe. Combien connaissent Ghelderode parmi eux? Mais ils ont les dents de la jeunesse. La ville qu'on aperçoit est certes cossue, là-bas, mais ici, au plus proche du nœud ferroviaire qui commence de se nouer, le spectacle est moins riant d'espèces de coronas alignés, qu'on a tenté d'enluminer par les briques peintes en jaune, qu'on a surtout augmentées: rajout de pièces bricolées, de vérandas bas de gamme. Le monde flamand n'échappe pas à la fracture sociale. Pas plus que le nord de la France.

Après, *Gentbrugge*, pas d'arrêt, *Dampoort*, arrêt, le lacs des voies s'élargit, se complexifie, des éoliennes découpent l'horizon à grands coups de ciseaux, et les serres font leur apparition, importantes. Ici les petits potagers sont tenus propres. Dans l'un d'eux, tout proche des voies, un labrador noir, assis, regarde attentivement son maître bêcher. C'est pas loin avant Lokeren, précédé d'un beau moulin à vent, restauré impeccable, et puis d'un canal brélien, de ceux qui se pendent, avec péniches par une lumière devenue grise. L'ambiance en devient aussi simenonienne, même si Georges était liégeois et francophone, parce que le centre de la ville, en contrebas, certaines maisons de bonne tenue ne rechignent pas à laisser les regards plonger dans leurs pièces, rien à cacher, mais la place, tout indique la province sans air, confinée entre café et petits gâteaux et héritages manqués, et amours ratés, des circonstances à poison, à étrangler la cousine ou le demi-frère caché. Lokeren, c'est aussi le foot, un sujet qui ouvre des blessures comme jamais, une autre patrie. On comprend: celui d'ici s'y réfugie, il en débat à la virgule près, pointilleux sur l'adjectif, je le sais pour regarder parfois la



La gare de Sint-Niklaas.

RTBF, avec respect et violence, ma barmaid et mon buveur de kir avaient le même talent, au buffet de la gare, à Lille. Je n'ai pas pensé au foot à Gand, ici oui, comme je le ferais à Liège ou Anderlecht.

ÇA SENT L'ITALIE

Ensuite le temps s'accélère, les presque deux heures écoulées jusqu'ici au pas se mettent au petit trot. On passe devant des lacs artificiels, de l'eau encore, et c'est Sint-Niklaas. Le train se vide pas mal, pas de bouquets, pas une rose solitaire dans une main, Saint-Valentin peut se rhabiller, les jeunes Flamands bossent leurs partiels. À ce moment je me rends compte aussi qu'à portée de regard, depuis le passage de la frontière, j'ai vu beaucoup de bâtiments en construction, des maisons individuelles, oui, mais essentiellement des entrepôts, des ateliers, avec toujours un souci de l'esthétique industrielle. Dont acte. C'est aussi le moment où Anvers se fait sentir d'avance, on passe un long tunnel qui donne sur Anvers sud, les voies sont proches de tours, le genre banlieue, et le trafic de l'autoroute s'écoule le long des voies, j'ai le temps d'admirer une *Porsche Panamera*, les panneaux routiers annoncent Breda, Bruxelles, des ailleurs dont le train nous prive de la litanie, et c'est Berchem, rien de particulier, les tags envahissent l'environnement, et on plonge sous la ville, on descend aux enfers et c'est exprès, pour qu'on prenne pleine poire la lumière de la gare d'Anvers-Central. Parce que là, sitôt descendu du train, on est au second dessous, et on aperçoit, là-haut, au bord d'une sorte de grand puits, d'autres voies où débarquent des voyageurs, et encore au-dessus, comme en suspension, une rame qui domine le niveau de la rue, celui du rez-de-chaussée de la gare. Et on remonte du gouffre éclairé de néons bleus, déjà un côté éclairage de spectacle, entre des parois ajourées, une dentelle de briques, par des paliers d'escalators, jusqu'aux galeries commerciales traditionnelles des grandes gares. Quand



La gare d'Anvers-Central.

même ici, le parfum de frite domine, ça réjouit, il était temps, même si on est peu à débarquer au centre-ville et si les voyageurs ne se pressent pas encore pour rentrer chez eux, mais je commence à voir des fleurs aux poings, des cadeaux sous les bras et des yeux qui voient loin au delà de maintenant les lèvres d'une demoiselle, les yeux d'un monsieur. Saint-Valentin aura lieu!

Je suis maintenant sous la coque renversée d'un grand navire métallique, aux longerons peints en rouge, une verrière comme une serre où fleurissent les trains, majestueuse, et puis au bout, vers la sortie principale, un mur de fond, le mur d'un théâtre romain, avec une horloge au lieu de la statue d'empereur dans sa niche, du marbre gris, des colonnettes, je passe dessous et je me retrouve côté scène, sur la scène privée d'une villa palladienne! Avec un escalier monumental, l'avère du mur à l'horloge, la devise belge l'union fait la force, et des galeries, des coursives, cette étendue dallée où je perds mes pas, c'est l'orchestre et dans mon dos, j'ai les balcons, les loges, à des hauteurs vertigineuses. L'affaire n'est plus pour Ghelderode ou alors pour l'opéra tiré de sa *Balade du Grand Macabre*, ça sent l'Italie, peut-être celle qui descendrait l'Escaut selon le grand Jacques. On ne devrait entrer ici qu'en smoking et robe du soir, ou bien il devrait s'y donner en permanence des représentations, que des divas soient en résidence ici, y habitent avec les contrôleurs au képi marron et orange.

En sortant de la gare de Lille on voit l'opéra, ici entrer dans la gare c'est prendre un fauteuil d'orchestre. Qu'est-ce que je pouvais offrir de mieux pour la Saint-Valentin à ma femme?

Voilà ce que fut mon incursion au revers d'une région, sur le fil des voies ferrées qui cousent la doublure contrastée d'un grand manteau.

Michel Quint

Écrivain.

michelquint49@yahoo.fr